

Henri Muller : «La rencontre de Malraux et du baron Clappique», *Figaro Littéraire*, 15 juillet 1968, n° 1158, p. 20-21.

Le baron Clappique. Curieux nom que celui-là. Il est né dans l'imagination d'André Malraux, qui en a fait un personnage de *La Voie royale*. Dans les *Antimémoires*, Malraux imagine qu'il l'a rencontré de nouveau à Singapour et que Clappique lui dit : «Je suis venu parce que les journaux ont annoncé votre présence. Je serais heureux de causer avec vous un peu à cause d'autrefois, mais surtout parce que je suis en train de faire un p'tit film sur un type auquel vous vous êtes intéressé au temps de *La Voie royale* : David de Mayrena, le roi des Sedangs. J'ai trouvé pas mal de documents de derrière les hibiscus qui vous intéresseront !» L'homme qui a inspiré ce Clappique, je l'ai bien connu. Il amusait Malraux, comme il a amusé tous ses amis, par sa façon de s'exprimer, par ses dons d'imitateur, par la vie pittoresque, bohème et nimbée de whiskies qu'il menait. Il s'appelait René Guetta (dit Toto), il était israélite, ne mesurait pas plus d'un mètre soixante et avait, je cite Malraux, «un profil de furet».

La manière dont il fit la connaissance de Malraux, il me l'a souvent racontée; elle est, je crois, exacte. Guetta avait, il est vrai, une imagination débordante, mais mon vieil ami Bertrand Jaunez, qui était du même voyage sur l'*Ile-de-France* me l'a confirmé. Donc, pendant la traversée vers New York, le capitaine avait fait la connaissance de Bertrand et de René; on avait parlé littérature, quand un jour il vint leur dire : «J'ai découvert, cela vous intéressera, qu'il y a un écrivain célèbre à bord». «Qui ?» demandèrent-ils. Et la réponse fut : «Marlaux». Ses deux interlocuteurs se regardèrent un peu surpris. Ils ne connaissaient aucun homme de lettres de ce nom, et ils demeurèrent fort perplexes. Cela jusqu'au moment où le capitaine, lors des présentations, rectifia et prononça correctement le nom de l'auteur des *Conquérants*.

Il faut croire que ce dernier fut séduit par la verve de Guetta au point de lui donner les traits de Clappique. Et, à la vérité, celui-ci s'exprime comme le faisait Guetta. «Vous ici ! Pas un mot ! Rentrez sous terre ! Dans mes bras ! Hors de ma vue !», etc. Il avait aussi l'habitude cocasse de faire suivre le nom de son interlocuteur par son prénom :

«Jaunez Bertrand, Brach Paul, Malraux André, Muller Henry, Bourdel Maurice, Terrasse Renée ». En Amérique, Guetta se dirigea tout de suite vers Hollywood, où il voulait faire carrière. Il prit le nom très anglo-saxon de Totguett et ne réussit pas très bien; du moins fit-il, grâce à Henri de la Falaise, la connaissance des stars de l'époque : Gary Cooper, William Powell, Friedrich March, Constance Bennett et surtout Gloria Swanson, dont il tomba éperdument amoureux; il affirmait même avoir été un temps secrétaire de celle-ci.

Clappique, ou plutôt Guetta, nous revint au bout de deux ou trois ans, «diminué», affirmait-il, par une mauvaise chute qu'il avait faite en tentant un saut périlleux pour épater Gloria; il s'était reçu sur la tête, d'où une fracture, laquelle, toujours d'après lui, était si sérieuse qu'avant de l'opérer le chirurgien lui avait froidement demandé s'il avait fait son testament. Naturellement, Guetta était plein des récits de son épopée dans ce que l'on nommait La Mecque du cinéma. Et ses anecdotes étaient plus comiques les unes que les autres.

Un après-midi où il se trouvait tout seul dans la maison de «Swanson Gloria», à Beverley Hills, on frappa à la porte. Celle-ci s'ouvrit, faisant passage à trois géants, «ceux qui jouaient les catcheurs dans les films», disait Guetta. Ils étaient soûls, s'installèrent dans le salon non sans exiger sur-le-champ des cocktails. Guetta, petit de taille et assez peu vigoureux, n'était guère rassuré. Il le fut encore moins lorsqu'un des géants lui demanda à brûle-pourpoint : «Can you fly ?» (Sais-tu voler ?). Il crut bon de répondre prudemment : «I can't fly» (je ne sais pas voler), à quoi les trois répondirent : «Try !» (Essaye !) Et, avant qu'il n'ait eu le temps de protester, il se sent empoigné et traîné sur la terrasse du premier étage qui dominait la chaussée d'une quinzaine de mètres. Plus mort que vif, il reçoit cet ordre : «Now fly !» (A présent, vole !) L'infortuné lance, d'une voix désespérée : «But I can't fly !» (Mais je ne sais pas voler !).

Alors le mépris se lut sur les visages des autres et ils laissèrent tomber, dédaigneux : «He can't fly !» (Il ne sait pas voler !) Et l'un, lui envoyant une bourrade qui le précipite contre le mur, lance à Guetta : «I can fly» (Moi, je sais voler). Et les

deux autres acquiescent : «He can fly» (Lui, sait voler). Et, pour bien le prouver, le premier enjambe, se jette dans le vide et... se fracture les chevilles, ce qui lui arrache des cris de douleur. «No, he can't fly !», concluent les autres, qui regagnent philosophiquement le salon et s'en vont non sans avoir bu deux ou trois mélanges alcoolisés obligeamment préparés par Guetta, enfin rassuré.

A son retour des Etats-Unis, Toto allait écrire un livre de souvenirs, *Trop près des étoiles*, avant d'entrer à l'hebdomadaire *Marianne*, où il tint la rubrique des lieux de plaisir nocturnes. Ses articles, vifs et brillants, avaient rarement une fin cohérente car, il le reconnaissait avec sincérité : «La fin de la soirée m'a malheureusement échappé». On devine pourquoi !

René Guetta, durant l'occupation, connut des heures sombres. Il portait le bras en écharpe pour cacher son étoile jaune et n'avait plus du tout d'argent. Mais cela ne lui avait enlevé ni sa drôlerie ni sa bonne humeur. Un soir qu'il se trouvait dans un bar, entra un officier allemand. Guetta, qui n'en était pas à son premier verre, le regarda de travers et, qui plus est, commença à l'insulter dans son fameux répertoire : «Disparaissez sous terre ! Hors de ma vue ! Pas un mot ou je vous tue !», etc. L'Allemand finit par être intrigué, puis, saisissant que le discours s'adressait à lui, quoique ne le comprenant pas, agacé, il s'avança vers René, qui ne cessa pas pour autant ses invectives, lesquelles devenaient de plus en plus violentes.

Cela allait mal tourner quand le chasseur du bar – un ami de René, bien entendu – le saisit par le col de sa veste et le traîna avec force bourrades hors du lieu; puis, sur le trottoir, et sous l'œil amusé de l'officier, il le jeta par terre et lui souffla à l'oreille : «Cesse de faire le con et file».

Grâce à la générosité de quelques amis, Guetta put, en 1943, passer en Espagne, puis en Afrique, où il se maria à une journaliste charmante. Je le perdus de vue et je ne l'ai jamais revu. On m'a dit qu'à la Libération il occupa, quelques heures durant, le poste de sous-préfet de Sartène, en Corse, mais que ses excentricités du genre de :

«Qu'on les fusille ! Pas de prisonniers !», etc., firent vite comprendre qu'il n'était pas précisément désigné pour cette fonction.

Revenu en Afrique, ce garçon si drôle, si gentil, si courageux quand il le fallait, est mort brusquement. Malraux l'a ressuscité et lui fait lire dans ses *Antimémoires* tout le scénario du film dont il est l'auteur : *Règne du malin*. En passant, Clappique juge Rimbaud à la façon de Guetta : «Rimbaud, dit-il, affreux, rentrez sous terre ! Quarante mille francs-or dans sa ceinture ! Revient pour se marier ! D'abord, un aventurier est un célibataire, ensuite il n'économise pas des sous pour rentrer en Europe. Un aventurier intéressé, c'est un fol !»